Document généré le 25 avr. 2025 14:26

Liberté

Montréal-panorama

Jean-Luc Wauthier

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33034ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Wauthier, J.-L. (2003). Montréal-panorama. *Liberté*, *45*(1), 33–35.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Montréal-panorama

Jean-Luc Wauthier

à Pierre-Yves Soucy

Penché
au bord extrême
de ces grandes distances,
dans le vertige
de ces fuseaux horaires mangeurs de temps
de ces rues dont la longueur
donne à l'angoisse
la couleur du temps

Penché
au bord de ces nuages
sans hostilité qui ferment les yeux
sur le ciel
et dont le bouillonnement silencieux
imagine à lui seul
le quartz des volcans
pétrifiés
tandis que, dans l'étrange café,
un poète porté disparu
épouse au plus près
le silence d'une volupté rousse
dont il ne voit qu'un reflet

sur le profil de l'ange
puis,
ces buildings comme des poissons
morts et qui hurlent aux
grandes orgues mouvantes de l'espace
et l'accueil
d'un ciel désormais hors d'atteinte
et le sens d'un Destin
qui ferme les yeux sur la marche
de celui qui pour la première fois
s'égare au cœur d'une seule rue
où les arbres demain vont chanter
quand naîtra l'opéra fabuleux
d'un printemps tardif

Penché
sur cette nuit solaire
où l'œil jurera plus tard
n'avoir rien vu alors que
le voyeur a possédé
ces arpents sauvages, ce sourire
incertain de l'ange dont il
fut question déjà
et qui appelle

Le Saint-Laurent
qui rêve sur l'écaille du temps

Le Saint-Laurent
et le visage perdu
qui ferme les portes sur
ta nuit
tandis que l'avion
au cœur du temps mort
dit et redit ce nom
que tu entendras un jour
sous la rousseur d'une forêt d'automne

Le Saint-Laurent
qui tourne le dos
à cette cathédrale d'os
soudée aux couloirs du temps
et ceux-là qui t'accueillent
et cette unique rue encore
que tu arpentes dans la jubilation du
désespoir et dont tu tais le nom
d'étoffe et de violence
dicté seulement
aux arbres exemplaires
de la nuit.